

Mai 2008: Kos en Grèce
Latitude : 36°53,7' N
Longitude : 027°17,3' W
Nombre de milles parcourus : 5586'

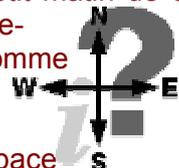
Aquabul n°22

Un mariage traditionnel



Naviguer au printemps, de la côte Lycienne à la côte Carienne

Le 2 avril, notre contrat d'hivernage se termine à Finike. Heureusement, la météo annonce quelques beaux jours et un vent pas trop contraire, nous levons donc l'ancre au petit matin de ce mercredi, en route vers l'ouest. Finike sera probablement pour *Aquarellia* le record oriental et austral, comme Baltimore en Irlande était le record occidental, et Tobermory en Ecosse le record septentrional.



Nous allons prendre notre temps pour visiter cet espace de navigation fort recommandé par de nombreux voisins de ponton de Finike. Après quelques mois d'initiation aux traditions et mentalités turques, après avoir déniché quelques sites superbes parfois à plusieurs centaines de kilomètres de la côte, et surtout après avoir savouré la vraie hospitalité turque, nous allons redevenir des gens de passage. Après un hivernage plus sédentaire, notre quête redevient nomade, et ces deux facettes de notre long voyage nous sont également précieuses. Nous sommes d'ailleurs confiants de croiser en chemin aussi, des personnes et des moments inoubliables, sans oublier l'aventure nautique à chaque fois renouvelée.

Vive les mariés

Nous rejoignons pour cette première étape de quelques milles, la baie de Kekova. Une petite brise gonfle les voiles, le soleil chauffe, l'air est transparent. La baie de Üçağiz, une petite baie au fond de l'autre, est bien protégée des vents dominants et offre de nombreux mouillages. Cependant, nos amis d'*Umiak* viennent de nous annoncer leur venue prochaine et nous donnent rendez-vous au ponton d'Hassan (un des trois pontons/restaurants de la baie). Un amarrage fragile et peu protégé du vent d'ouest qui bientôt soufflera en rafales, nous permettra pendant quelques jours de mettre pieds à terre sans utiliser l'annexe. Nous nous sentons un peu otages au ponton de Hassan, il nous regarde de travers si nous osons nous approcher d'un de ses concurrents, ses repas « obligés » sont chers et ne compensent pas l'avantage de recevoir un pain dans le cockpit pour le petit déjeuner. Nous déployons quelques stratagèmes pour éviter de débarquer au moment des repas (pluie, vent, mal de tête...). Mais cela ne nous empêche pas de quitter le ponton et de bien occuper notre temps en attendant nos amis d'*Umiak*...qui ne viendront pas finalement, ils sont bloqués à Finike par des ennuis mécaniques.

Quelques activités de cette semaine ? Hassan nous demande de traduire son menu en français et de le reproduire en lettres calligraphiées sur trois tableaux.



Nous croquons à pleines plumes le petit village parsemé et entouré de sarcophages lyciens. Quelques vestiges sont d'ailleurs comme des îles flottantes, ruines de cités englouties par une légère remontée du niveau de la Méditerranée qui a submergé les restes des installations portuaires et des habitations « pieds-dans-l'eau » de l'Antiquité. David et Lindy de *Raconteur* viennent d'Auckland en Nouvelle-Zélande mais connaissent bien Kekova. Ils nous guident à pas cadencés sur un sentier rocheux, vers une source d'eau limpide.

Une escalade entre les lourds tombeaux de pierres et les oliviers oubliés de tous nous mène à la forteresse byzantine qui surplombe le petit port de pêche de Kaleköy, encore tout endormi dans l'attente des touristes. Au-dessus d'un chaos de rochers blancs semés de buissons et d'oliviers, au-dessus des eaux transparentes, à travers les murs crénelés du château, la vue est magnifique.

Et surtout, nous découvrons le minuscule hameau de Kale et ses habitants. Ce week-end, un mariage à lieu au village. La jeune fille habite Kale, le jeune homme habite Üçağiz. Entre les deux villages, une piste rocailleuse, puis un sentier de terre, puis plus rien. Car Kale est complètement isolé. Pour l'atteindre, il faut marcher quelques kilomètres en pleine nature, entre les buissons, les rochers ou les herbes folles. Ou prendre une barque pour se rapprocher, et encore marcher entre rochers et herbes folles. Pendant trois jours, deux musiciens, tambour et flûte de bois, animent la fête. La population locale va et vient entre les deux villages, à pieds, en barques, en famille, en groupes, et quand les groupes sont importants, la musique est là. Au milieu de trois habitations de Kale, les femmes ont installé leur cuisine, bassines, foyers. Elles arrivent de partout, portant leurs fraîches provisions, se saluent, s'installent assises par terre et découpent les légumes, cuisent le riz dans ces larges marmites bouillonnantes. Plus loin, dans un pré, les hommes ont disposé des tapis et quelques troncs d'arbre en guise de bancs. Ils s'étendent, se relèvent, fument, discutent, rêvent... Un peu plus loin, sous la surveillance distraite des hommes, les enfants ramassent quelques fleurs, jouent au ballon, à cache-cache, ou à regarder cet énergumène de Michel qui dessine l'instant. Mais où sont donc les mariés. Ce n'est que le lendemain, lorsque nous débarquons d'une de ces goulettes affrêtées pour le mariage, que nous apercevons les époux. Lui porte un costume sombre, il danse. Elle porte une longue robe blanche, nous ne verrons jamais son visage recouvert d'un léger voile rouge. Qui sont les parents, d'où viennent ces centaines de personnes que nous suivons en cortège pendant plusieurs heures, quelle vie mènent ces hommes dans un endroit tellement retiré, tellement inaccessible, tellement paisible ? Ils ont l'air sereins, flegmatiques parfois. Nous sommes les seuls occidentaux parmi eux, ils nous ont invités simplement, d'un regard, d'un sourire, ils nous acceptent comme leurs « arkadaş » (amis) et nous en sommes fiers. Nous partageons encore avec eux quelques minutes de recueillement, une danse à bord d'une goulette, la récolte de quelques sous pour les mariés, une danse au bord de l'eau, d'autres pas sur les sentiers boueux... Merci à vous, fascinants inconnus.



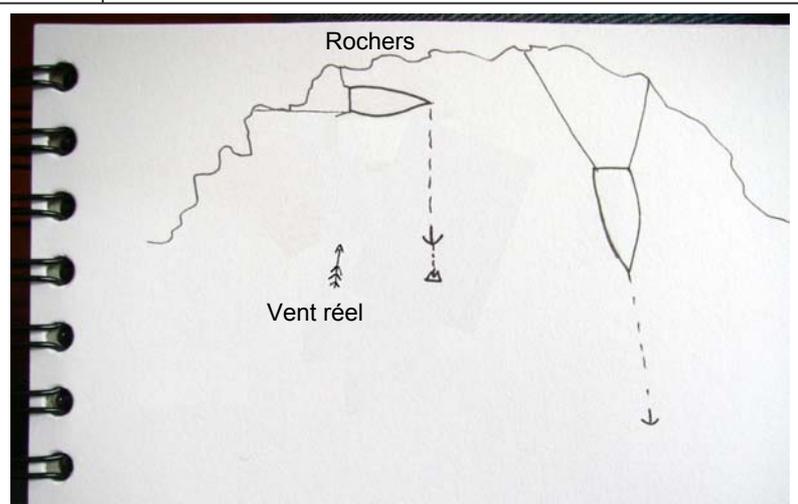
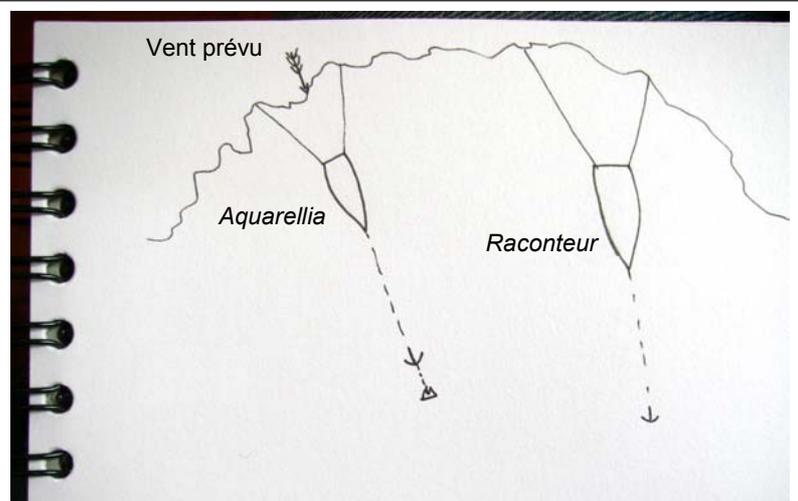
Jannik



Dérageage au mouillage

Un peu plus à l'ouest, nous retrouvons *Raconteur* au mouillage dans la baie de Buçak Deniz à l'ouest de Kaş. Les prévisions météo annoncent un vent en rafales pour l'après-midi mais notre guide Imray décrit un mouillage sûr dans la crique sud, avec une longue ligne à terre. Nous en installons même deux. Nous nous sentons en sécurité quand nous quittons *Aquarellia* pour un apéro suivi d'une partie de jeu de Okey, à bord de *Raconteur*. Pas un souffle de vent pour rejoindre notre voisin en annexe. Mais à peine installés dans le carré, David sort dans le cockpit et nous interpelle inquiet : de grosses rafales secouent les bateaux, *Aquarellia* dérape. Il nous faut à peine quelques secondes pour atteindre notre annexe, mais Michel doit ramer ferme contre le vent pour rattraper *Aquarellia* qui dérape, à quelques brasses de nous. Démarrage urgent du moteur pour essayer de contrer les rafales. Inutile. Nous sommes poussés vers les rochers. Les cordages et les ancres nous empêchent de nous écraser contre les rochers acérés mais le moteur ne peut pas nous aider. Le vent continue à se lever, les rafales atteignent 45 nœuds, les amarres sont tendues comme des cordes de guitare, je me demande ce qui les empêche de se sectionner brutalement et je les épie anxieusement. Je surveille aussi, bien inutilement il est vrai, le safran qui ne semble pas heurter la roche pourtant si proche. Michel descend du bateau sur un des rochers pour essayer de repousser la coque, c'est dire que nous en sommes à quelques centimètres et que seule la quille et les cordages tendus à se rompre nous empêchent de nous cisailier contre la roche.

Mais bien sûr, cela ne nous remet pas en bonne position, les 7 tonnes d'*Aquarellia* sont bien trop lourdes, même si Michel manifeste vigueur et acharnement. David, monté dans son annexe, tente de nous aider. Pendant que Lindy et moi contactons les secours par VHF (notre premier Mayday), Michel et David installent une quatrième ancre loin du bateau, à la perpendiculaire, attachée au taquet central. A l'aide du winch, centimètre par centimètre, nous décollons des rochers, le Mayday peut être interrompu, *Aquarellia* semble indemne, notre adrénaline s'atténue. Ce qui nous a sauvés du déchirement ? Le dénivelé impressionnant. La quille était plantée dans le sable, le safran ne touchait rien, les rochers se dressaient à quelques centimètres de la coque, les cordages tendus à l'extrême ont tenu. Nous nous empressons de les enlever et après quelques hésitations – allons-nous rejeter l'ancre ou nous amarrer au long quai de béton du chantier ? – nous accostons au quai. Bien nous a pris car le vent a continué de souffler toute la nuit. Nous étions à l'abri sans pouvoir dormir apaisés pour autant : Michel se lèvera à plusieurs reprises pour vérifier la tenue de mouillage de *Raconteur*. David nous informera le lendemain avoir passé la plus mauvaise nuit au mouillage depuis ses 5 années de navigation au long cours. Il n'a pas fermé l'œil, il a ajouté deux ancres perpendiculaires au vent, et il s'est dit qu'il a eu bien de la chance de ne pas se retrouver lui aussi la coque aux rochers.



Il y a du danger sur l'eau, même pour les pélicans !



Nous ne nous éterniserons pas à Kaş mais prendrons le temps de flâner entre les étals du marché du vendredi, un

marché moins traditionnel que celui de Finike mais néanmoins charmant.

Nous retrouvons aussi l'équipage de *L'Embellie* pour quelques échanges chaleureux et nautiques, nous revisitons la ville découverte une première fois en décembre. Aujourd'hui, les boutiques se réveillent, les ouvriers travaillent partout, le chantier naval est une véritable ruche où s'activent ponceuses et pinceaux autour d'immenses goulettes qui seront bientôt remises à l'eau pour la saison touristique. Dans le port de pêche, une petite barque ramène quelques poissons et attire deux pélicans gourmands, c'est la première fois que j'observe ces grands oiseaux, ici peu farouches. Décidément, en Méditerranée, la faune « sauvage » manque cruellement, pas de cri d'oiseaux, pas de vol de goélands autour des bateaux, pas de mouettes au rire strident... et pas de poisson au bout de notre ligne !

Les huit petits paradis de la baie de Goçek

Le vent qui n'en fait vraiment qu'à sa tête, est quasi absent pour notre navigation vers la baie de Fethiye. Nous ancrons dans la crique de Boynüz Bükü, chaudement recommandée par nos amis de L'Embellie... et ils avaient raison ! La crique est paradisiaque, le fond de bonne tenue, l'eau limpide, les pieds des oliviers et des pins plongent dans l'eau entre les rochers blancs, la baie est suffisamment large pour ne pas devoir tendre de lignes à terre, les balades en escalade nous offrent une vue plongeante sur notre bateau baigné dans la baie... Et tant pis s'il y a des moustiques, tant pis si l'eau est encore trop fraîche pour réussir à m'attirer plus loin que le bout des orteils.

Cela n'enlève rien à notre petit paradis. L'équipage de *Lumiel* que nous retrouvons, par (heureux) hasard, au creux de la baie ne s'y trompe pas non plus. Ils plongent même courageusement avec masque et tuba, à la recherche de quelques oursins délicieux.

Pendant plusieurs jours, nous aurons un réel plaisir à naviguer avec eux dans ces baies magnifiques, entre Fethiye et Marmaris.



Nous passons d'un mouillage à l'autre, tous aussi isolés en cette saison, tous aussi enserrés dans une nature de pins et de rochers, tous aussi profonds : la chaîne d'ancre doit être déroulée à fond pour assurer une bonne tenue et les longues lignes à terre nous empêchent de tourner sur l'ancre et de toucher les bateaux voisins. Au programme de cette semaine : rechercher des épines de porc-épic pour les collections de Lubná, Mia, Elie et *Aquarellia*, dépister les tortues qui se cachent entre chaos de pierres et buissons épineux, déguster un pâté de foie gras confectionné par Marie avec prouesse, permettre à nos peluches fétiches de déloger pendant quelques jours pour dormir dans les bras de Mia et Elie, bavarder de mathématique et d'astronomie, enlever quelques épines d'oursin plantées dans le pied d'Elie, échanger nos expériences de navigations avec Stéphane, pique-niquer dans une petite clairière surplombant la baie et les bateaux, éclater de rire en regardant le film « Bienvenue chez les ch'tit » à bord de *Lumiel*, et bien sûr, partager une grande amitié.



Aquabul 22. p.4/9

Le porc-épic a du piquant



Le porc-épic est un mammifère rongeur. Il a une petite tête ainsi que des petits yeux et petites oreilles. Ses pattes sont munies de longues griffes très fortes qui font de lui un habile grimpeur.

La fourrure du porc-épic est d'un brun très foncé et semée de piquants qui lui servent de défense en cas d'attaque! Les piquants les plus longs se trouvent sur son dos et tombent dès qu'ils touchent quelque chose. Il faut de dix jours à six mois pour qu'ils soient renouvelés. Il est faux de croire que le porc-épic peut lancer des piquants. S'il se croit en danger il se roule en boule et hérissé ses piquants.

Après avoir traversé la peau, ces piquants continuent leur chemin, et comme ils sont pourvus de petites épines ils ne peuvent être enlevés facilement. A chaque mouvement, l'épine s'enfonce encore plus!



La meilleure défense, c'est la tortue qui l'a mise au point :



Taille réelle d'une épine

Le porc-épic vit dans un terrier en forêt. Il se nourrit d'une grande variété de plantes et de petits fruits. Il mène une vie nocturne et solitaire.



En attendant
Raconteur et
Lumiël dans
la baie de
Sarsala



Küçük Kuyrum.

Lumiel à bâbord, *Raconteur* à tribord. Nos longues amarres bien placées à terre pour nous empêcher de tourner au gré du vent autour de nos ancres.

Cliché de Mary à bord de *Lumiel*



Le saviez-vous ?

La traversée de la Méditerranée, de Finike à Gibraltar, a sensiblement la même longueur que celle de l'Atlantique.
Comparaison étonnante pour mesurer notre « petit » tour nautique dans le vieux monde.



Courte escale dans le la baie de Köyceğiz

Les *Lumiel's* nous quittent dans la baie de Ekinçik Limanı, un peu avant Marmaris, après avoir fait leur sortie à Fethiye. Ils se dirigent vers Rhodes et les Cyclades, puis rentrent lentement au pays pour y revendre leur bateau. Nous ne les reverrons sans doute plus sur les mers, peut-être un jour sur terre.



Ekinçik, « My Marina »

A Ekinçik, nous trouvons de solides pontons dans une petite marina neuve mais qui a su garder une belle rusticité. Les bâtiments dispersés sous les pins sont encore vides et les travaux y vont bon train. Nous côtoyons les premiers bateaux de location, ils sont encore discrets et prudents, ceux des estivants seront plus sauvages. Les équipages de *Raconteur* et d'*Aquarellia* laissent leur bateau en lieu sûr pour entreprendre un long trekking vers le site de Kaunos et le delta de la rivière Köyceğiz. Nous avons projeté une balade en barque de location, mais les prix sont exagérément élevés (après négociations, nous obtenons un prix de 50 euros par couple pour l'excursion, ils ne s'ennuient pas les bougres !). Nous userons donc nos semelles et les muscles fatigués, nous reviendrons ravis de cette randonnée, sans avoir dépensé un cent. Pourtant, Michel et David rêvaient d'une crème glacée, introuvable dans les sentiers haut perchés, dans les minuscules villages traversés, ou même au retour dans la marina déserte. Le site de Kaunos est plutôt décevant, quelques vues plongeantes sur les nombreux méandres de la rivière sont jolies, mais c'est surtout la longue poursuite de points rouges ponctuant un superbe circuit et la joyeuse complicité entre nous quatre qui nous restera en mémoire.



Elles sont grosses les goulettes... 9 mâts ?

Contraste à Marmaris

Une vingtaine de milles plus loin, nous entrons dans la baie de Marmaris après une navigation plutôt laborieuse. Il fait frais, le vent qui devait être portant nous souffle effrontément dans le nez, la visibilité est moyenne, *Aquarellia* se traîne un peu en attendant sa nouvelle couche d'antifouling qui lui fera du bien. Nous prévoyons deux semaines d'arrêt dans la « Yacht Marina » pour y faire quelques travaux, les shipchangers et les ateliers y sont de bonne renommée. Pour trouver une petite place au port bourré comme un oeuf, mieux vaut y pénétrer en silence, comme nous l'apprendrons à nos amis de *Raconteur*. Ils appellent, on leur répond qu'il n'y a pas de place avant un mois. Comme nous le faisons généralement, nous approchons de l'entrée de la marina sans appel, un employé du port vient nous accueillir en annexe et nous conduit vers une bonne place, CQFD.

Les travaux sont effectués rondement, trois jours sur terre nous suffisent pour faire quille nette. Le frigoboat/compresseur qui était sensé fonctionner sur le moteur mais qui ne faisait que fatiguer la mécanique, est démonté sans regrets. Dans les ateliers de la gigantesque marina, le personnel est définitivement qualifié et efficace, quoi que fort mal organisé. Mais pour ce point, mon ingénieur de Michel peut compenser. Nous comparons les prix des nombreux shipchangers, dans la ville, dans la marina, comparaisons fructueuses ! La pièce d'étrave est rehaussée, « merci » dit le dos de Michel qui souffrait le martyr à chaque désancre.



Ces quelques jours d'arrêt permettent aussi à l'équipage d'*Umiak* de nous rejoindre. Enfin. Depuis leur expédition en mer Rouge, nous espérons avec impatience ces retrouvailles d'amitié. Et nous nous rassasions d'échanges maritimes et techniques, de complicité, de rires et de projets. Que de bons moments : détente, jeux, apéritifs, balades ... et le savoir-faire d'Agnès pour nous préparer foie gras au chutney et gigot juteux accommodé d'une salade « Michel ».

La ville de Marmaris, à une dizaine de kilomètres de la marina, nous semble trop européenne.



Bien sûr, nous dénichons un petit quartier turc et un snack authentique que nous faisons découvrir aux Salager, bien sûr Agnès et moi passons une bonne heure de « récréation » dans une boutique de perles, bien sûr le quartier du « Sinaï » est des plus rustiques pour qui veut une pièce de rechange, un morceau de bois, une vanne ou une batterie, bien sûr l'office du tourisme est moins que professionnel comme souvent en Turquie, bien sûr nous sommes accueillis par une gentille demoiselle de l'administration communale qui nous annonce déçue que le festival maritime est supprimé et que nous ne verrons pas les trois mâts rassemblés.

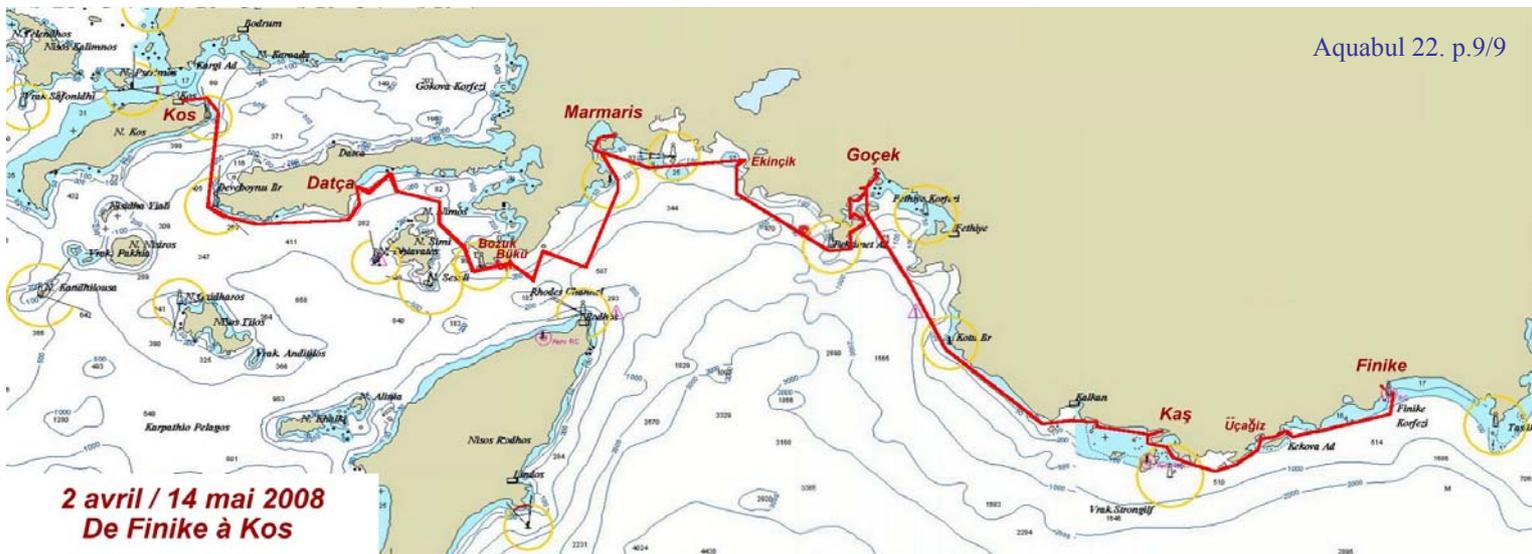
Bozuk Bükü. *Aquarellia* est à nouveau seul



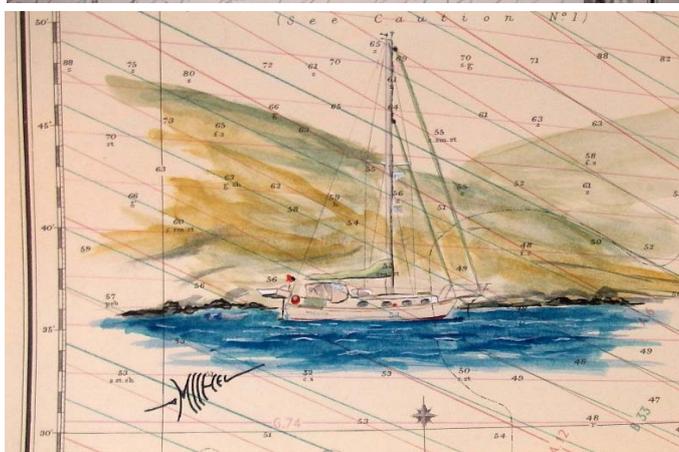
Mais au marché, sur l'estacade, dans le vieux marché couvert, sur le petit ferry qui traverse la baie entre la marina et la ville, dans les dolmuş, nous ne croisons que des occidentaux, et la majorité des Turcs nous adressent la parole en anglais, pire, ils sourient d'un air condescendant quand nous les saluons en turc... pourtant, on aime bien nous les *merhaba, tamam, evet* et autres *teşekkür ederim*.

Après une quinzaine de jours noyés dans le gigantisme et le luxe de la marina (pontons sécurisés, sanitaires rutilants, forêt de mâts – mais où est la mer ? -, bibliothèque et sofas, piscine, restaurant inabordable, bar à karaoké, promenades ombragées de bougainvillées), nous reprenons la mer. Glissade dans le silence, ahhh.

Et dans ce silence, une nouvelle escale choisie parmi les multiples ancrages qu'offrent la baie de Marmaris, le golfe d'Hisarönü et la longue péninsule de Datça qui s'étire comme un long doigt de 90 kilomètres tendu entre deux mers, celle que nous quittons, la Méditerranée, et celle que nous rejoignons, l'Egée. A Bozuk Bükü, la crique est isolée et magnifique, pour la première fois de notre voyage, nous n'avons pas ici d'accès au téléphone portable, et l'unique cabanon restaurant s'approvisionne uniquement par voie de mer. Autour de nous, les collines s'arrondissent et se dessèchent, l'herbe se fait paille et le rocher affleure. Plus loin, les falaises étranglées entre les eaux bleues du golfe sont dominées par d'impressionnantes montagnes. C'est magnifique.



2 avril / 14 mai 2008
De Finike à Kos



Quelques-unes des cartes marines aquarellées par Michel, offertes lors de nos rencontres.

.....

Ici, pour remercier nos hôtes à Bozuk Bükü.



Pour conclure notre périple en Anatolie, nous ancrons au milieu d'une baie, en face de la petite ville de Datça. Le fond n'est pas de très bonne tenue et nous nous y reprendrons à quatre fois avant de sentir l'ancre accrocher enfin dans le sable, entre les touffes d'herbes glissantes. Nous apprendrons bientôt que nos voisins d'amarrage n'ont pas été plus chanceux, et que ceux qui ont fait confiance à leur premier jet d'ancre se verront forcés de modifier leur ancrage après avoir dangereusement dérapé. Les formalités de sorties sont aisées, ou presque : Chef de port + Police (et re-police car il est midi, et re-police car l'ordinateur est en panne) + Immigration. C'est même trop facile, on se sent un peu comme éjectés. Nous n'avons plus le droit de mettre pied à terre avant d'autres nombreuses formalités. A bientôt, Turcs et Turquie, on reviendra, on vous aime, ne changez pas !